

La chasse-galerie

Jules Arbec

Number 53, Winter 1968–1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arbec, J. (1968). La chasse-galerie. *Vie des arts*, (53), 62–63.

LA CHASSE-GALERIE

L'automne marquait comme à l'habitude un retour aux activités dans le domaine des arts. Départ en flèche, les expositions nombreuses soulignèrent les débuts de la saison artistique et ne manquèrent pas d'attirer l'attention de la critique et du grand public. L'événement important fut sans contredit l'ouverture officielle du Musée d'Art contemporain, avec son exposition de "La peinture en France, 1900 à 1967".

Chercher les notes dominantes qui devraient caractériser la production picturale de l'année, c'est le sel du premier trimestre. Si l'on s'en tient aux œuvres exposées, la production promet d'être impressionnante tant par la variété que par l'originalité, et ce, même en dépit de la faiblesse de certaines pièces exposées. Une initiative

qui n'a pas manqué de piquer la curiosité fut l'exposition "Musée dans l'usine", organisée conjointement par le Musée des Beaux-Arts et la Compagnie Peter Stuyvesant. Pour être plus exact, il faudrait parler d'une usine dans un musée, puisqu'il s'agit de la reconstitution d'un atelier de fabrication de la Turmac Tobacco Company, qui a transformé une partie de ses locaux de production en une galerie intégrée au milieu ouvrier.

Il va s'en dire que les fruits d'une telle expérience peuvent être discutables à plusieurs égards, mais il est certain que la présence d'œuvres d'art dans un contexte donné modifie sensiblement l'ambiance psychique (elle peut même sans doute influencer sur le rendement de la main d'œuvre). Cette initiative permet un contact artis-

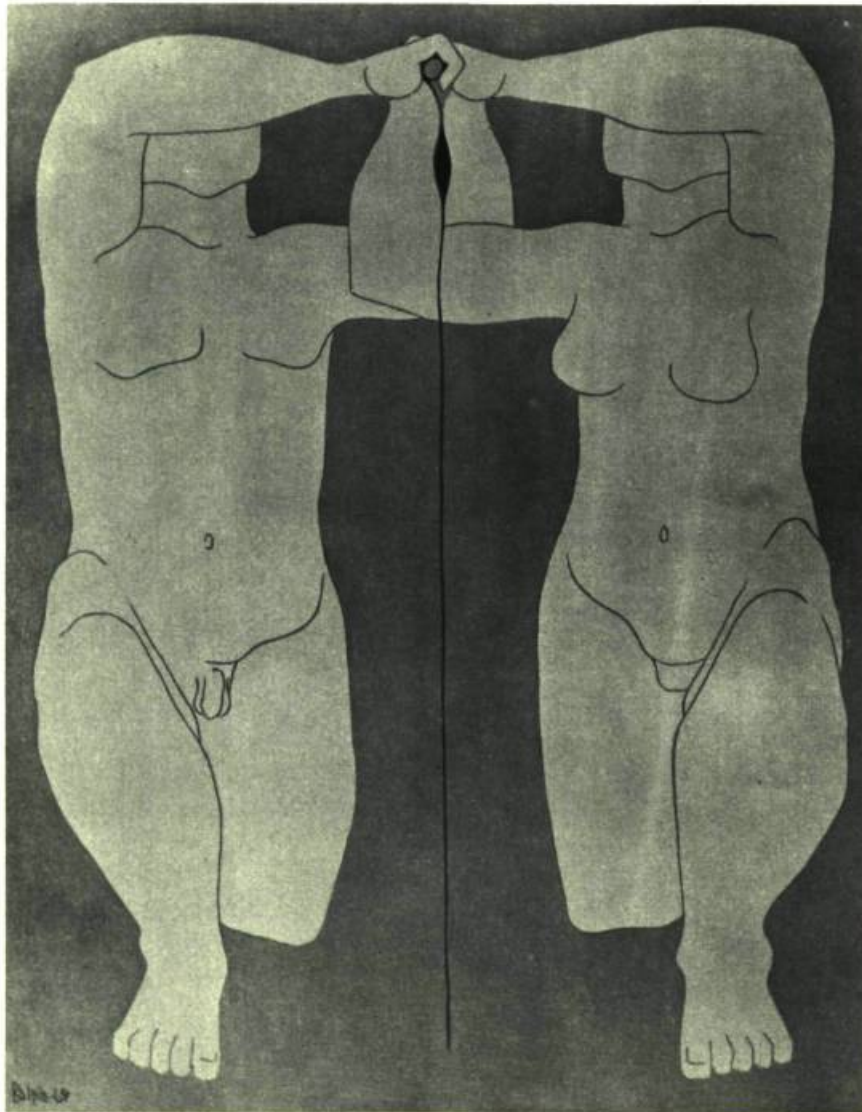
tique journalier à des gens qui n'ont probablement jamais mis les pieds dans un musée, et prend ainsi une dimension sociale. Notons la reconstitution de l'atmosphère d'une usine dans les salles du Musée des Beaux-Arts: de grandes photos-panneaux représentant la machinerie, accompagnées des bruits habituels de l'usine, le tout entouré de tableaux de Tousignant, Molinari, Hurtubise, et de quelques autres. Disons que si la formule est originale en elle-même, il n'en demeure pas moins que l'ambiance qui s'en dégage reste quelque peu factice et artificielle. Observons au passage que le décor et le son produit ont certainement distrait le visiteur des œuvres de la collection Stuyvesant. Cependant, il ne fait aucun doute que la formule valait la peine d'être tentée, et qu'elle laisse large place à d'autres créations.



Ainsi, d'année en année, peu à peu, la présence de l'art s'enracine de plus en plus profondément dans notre milieu par l'intermédiaire des musées, certes, mais aussi grâce à la participation des galeries d'art. Parmi ces dernières, il faut souligner le travail fait par la Galerie Agnès Lefort, depuis déjà 17 ans. Pour mieux poursuivre sa tâche, elle s'est transportée dans de nouveaux locaux: La Galerie Godard Lefort, et a voulu souligner tout particulièrement sa réouverture en présentant une exposition qui rendait hommage aux dernières créations de certains de nos meilleurs peintres.

Ainsi, le grand tableau de McEwen retenait l'attention, par son immense surface d'un orangé presque monochrome, dont la légèreté et la modulation des nuances exprimaient certain raffinement du peintre dans le traitement même de sa matière. Albers, pour sa part abordait différemment le problème de la couleur en imbriquant l'un dans l'autre trois carrés verts, de teintes différentes et, par cette composition, réussissait à créer un certain volume et une troisième dimension, non par la forme, mais par un contraste des teintes.

On pouvait également remarquer un tableau de John Nesbitt, aux couleurs très prononcées, auxquelles s'ajoutait une construction géométrique très ferme et bien structurée, ainsi qu'un de Tonnancour dont la facture reflétait la sobriété et l'équilibre que ce peintre exploite toujours avec succès. Un des Riopelle rendait témoignage encore une fois d'une palette qui éclate littéralement de couleurs. La présence de Faucher, de Claude Vermette, de Fisher, rehaussait l'atmosphère de cette exposition, aux côtés de Dassary qui représentait très bien l'une des tendances de l'art en France. Enfin, une sculpture d'Ulysse Comtois et une autre de Claude Tousignant ajoutaient à cette exposition une note tri-dimensionnelle.



Louis Belzile: *La jeunesse brandissant le drapeau de l'anarchie*. 58" x 45" (147,35 x 114,35 cm).

D'une galerie à l'autre, voici "l'engagement social", titre que Louis Belzile donnait à sa dernière exposition. A plusieurs égards, elle m'a frappé. D'abord, j'ai eu le plaisir de constater comment et de quelle manière des artistes comme Belzile peuvent assumer leur rôle social par l'intermédiaire de leur création et ce, indépendamment du message. Le rôle de l'art n'est certes pas de transmettre une conception sociale comme telle, mais la création s'adresse à la société. Aussi, est-ce en saisissant la nature et l'orientation ou la portée de ses effets que nous serons en mesure de favoriser l'intégration globale de l'art à cette société, intégration qui lui échoit. Chez Belzile, l'aspect que j'ai aimé le plus est sans doute cette simplicité, cette souplesse de la ligne qui simplifie le tableau pour n'en garder que l'essentiel. Ce peintre trouve encore dans le figuratif un moyen d'expression qu'il exploite avec bonheur. Les tableaux de Belzile que j'ai pu voir, à la Galerie Libre, sont bi-dimensionnels; mais l'usage restreint des couleurs dont il fait preuve fait ressortir les masses en insufflant à ces toiles une vie certaine; partant, l'atmosphère qui se dégage de ces tableaux est chargée d'un symbolisme que le spectateur a tôt fait de découvrir. Dans les tableaux les plus récents on peut ressentir également cet élément érotique, rendu presque insensiblement par ce processus d'expression, voie dans laquelle Belzile aurait sans doute davantage à pousser ses recherches.

Dans le domaine de l'orfèvre, signalons l'exposition, à la Galerie des Artisans, de Bernard Chaudron. En 1965, il était bourgeois du Conseil des Arts, puis par la suite nommé à la Centrale d'Artisanat du Québec. M. Bernard Chaudron poursuit constamment des recherches de plus en plus poussées dans ce domaine et a mis au point des techniques qui semblent donner de très bons résultats. C'est du moins ce que l'on pouvait constater par les diverses pièces qui figuraient à son exposition. On remarquait, entre autres œuvres, une bague d'or au fini exceptionnel et à l'originalité remarquable; des colliers en cuivre dont la massivité ne détruisait pas l'élégance et le bon goût; des pots de fleurs en bronze et un calice, d'une grande simplicité de style. Mais ce qui sans contredit a surtout marqué cette exposition est assurément le tabernacle en bronze, coulé d'une seule pièce. Pour de tels travaux, M. Chaudron utilise la technique de la cire fondue, méthode artisanale très ancienne offrant aux artistes la possibilité de créer des modèles d'une finesse particulière. Technique que l'on a tenu à expliquer par des photos et schémas relatant le modelage des pièces, leur cuisson et leur polissage. C'est par de telles activités que Bernard Chaudron s'affirme de plus en plus dans un domaine encore trop peu connu au Québec.



Ayot: Euphalie.

L'effervescence de notre milieu et le dynamisme de nos artistes sont sans doute deux éléments intimement liés. Il en résulte un rayonnement artistique qui déborde largement nos cadres. Pierre Ayot, un de nos jeunes graveurs, nous en donnait un témoignage en octobre dernier lors d'une première exposition à la galerie Pascal, à Toronto, et d'une seconde exposition itinérante qui débutait à Allison University pour continuer dans les centres universitaires et culturels du Nouveau-Brunswick. Pierre Ayot est professeur aux Beaux-Arts mais cette fonction ne l'a pas empêché d'être très prolifique; de plus il est le principal fondateur d'un atelier de gravure qu'il dirige depuis deux ans. Il travaille actuellement en compagnie d'artistes tels que Yvon Dufour, Lise Bissonnette, Chantal Dupont et plusieurs autres collaborateurs.

L'art d'Ayot dérive directement du Pop, même s'il s'en éloigne par plusieurs aspects et par la note très personnelle que lui donne l'artiste. Ayot puise ses sujets dans le quotidien. Ses gravures de style publicitaire sont d'un grand intérêt et ne manquent pas de fantaisie.

Nous sentons dans son travail une minutie des lignes, une dextérité qui nous font percevoir les sujets traités d'une façon tout à fait inédite. C'est sans doute là un des atouts de l'artiste, renforcé par un choix judicieux des couleurs, qui donnent aux gravures une certaine perspective, bien qu'étant toujours posées en à-plats.

On peut facilement faire un rapprochement entre les gravures d'Ayot et certaines affiches publicitaires, mais le mode de représentation emprunte ici une toute autre démarche. Il serait souhaitable que les agences de publicité s'en inspirent et fassent même appel à des artistes comme Ayot, pour la conception d'une publicité

qui plaise à l'œil tout en poursuivant le but qu'elle s'est donné. La recherche picturale et optique est encore plus évidente dans les grands tableaux d'Ayot. C'est le cas de celui qui représente une femme couchée, et qui est formé de deux panneaux mis à angle droit, auxquels vient s'ajouter une rangée de barreaux complétant un triangle dont l'ombre morcelle le sujet représenté. Cette conception permet une vue différente selon l'angle où le spectateur se place, créant ainsi une sorte de relief très intéressant.

L'artiste poursuit ses recherches en vue d'exploiter une méthode qui tienne à la fois du Op et du Pop. Mais à mon sens, ce qui rend son art valable est sans doute le fait qu'il s'incarne totalement dans le quotidien et nous offre ainsi la possibilité d'y adhérer plus facilement.

Jules Arbec



Vase de Bernard Chaudron.